

tez, vous qui prenez le titre d'éducateur, d'user à l'égard de leurs enfants de moyens qui répugnent, à eux simples prolétaires.

Oseriez-vous battre, sous les yeux de leurs parents, des enfants de bonne famille dont on vous confierait l'éducation privée?

Oseriez-vous exhiber près des bons bourgeois qui envoient leurs enfants aux écoles moyennes, le bâton qui doit servir de renfort à vos moyens pédagogiques insuffisants?

Non, vous ne l'oseriez pas dans les deux circonstances qui précèdent, parce que vous êtes payés pour des services que vous devez rendre convenablement et que vous n'êtes que les fondés de pouvoirs des parents; parce que vous seriez forcément écartés d'un emploi pour lequel vous n'avez aucune disposition.

Mais vous l'osez près des enfants du peuple, vous osez réglementer pour les enfants malheureux des moyens dont les gens quelque peu civilisés n'usent pas même envers la brute!...

Je voudrais bien savoir, Messieurs, où vous trouveriez votre justification vis-à-vis du père dont vous auriez battu et blessé l'enfant, et qui viendrait en pleine classe vous demander raison de l'outrage que vous auriez infligé à son fils? La morale, la justice, tout vous condamnerait.

A tous ceux qui pourraient encore partager la déplorable manière de voir de MM. les directeurs scolaires de la ville de Dresde, je recommande amicalement la réflexion ci-après :

L'enfant qui sort d'un de ces antres de bas étage où l'ignorance, la grossièreté et l'immoralité ont été les seuls guides de ses premières années, se présente à l'école primaire communale.

Supposons qu'une âme charitable ait pris la peine de lui dire ce que c'est qu'une école primaire, qu'il s'agit d'un établissement public, où l'on accueille charitablement les enfants pauvres et ignorants, où l'on cherche à détruire l'influence des mauvais principes sous laquelle les enfants ont grandi, où l'on supplée au défaut d'aptitude des parents, où l'on prépare, enfin, aux écoliers, une vie meilleure que celle où végètent les auteurs de leurs jours.

Bon, voilà l'élève prévenu des généreuses intentions de ses nouveaux maîtres. Mais, dès le premier jour de son entrée à l'école, il voit ceux-ci menacer, crier, frapper tout comme on fait à la maison paternelle.

N'a-t-il pas le droit de considérer comme une amère dérision ce qu'on lui a dit de l'école et de l'instituteur?

J'ai la certitude qu'il existe encore, en Belgique, plusieurs hommes d'école et même des institutrices qui ne savent pas commander à leur tempérament nerveux; j'en connais, parmi mes amis, qui s'oublient trop souvent à lever la main sur leurs élèves! eh bien, je voudrais en finir une bonne fois avec ces coupables habitudes, qui dégradent la noble mission des éducateurs :

1o J'exprime le vœu que les pères de famille qui auront la preuve de mauvais traitements infligés à leurs enfants par un instituteur, aillent, chaque fois, interpellé de ce chef le maître imprudent; c'est leur droit;

2o Il est de l'intérêt et du devoir des administrations communales d'écarter des écoles les instituteurs et les institutrices qui n'ont ni le calme, ni la dignité, ni le cœur nécessaire pour instruire les enfants.

Où qu'on cesse de parler de mesures démocratiques, de philanthropie et de progrès, où bien qu'on sache rompre définitivement avec des coutumes qui rappellent plutôt l'ère de barbarie, qu'une époque de civilisation moderne qu'on vante dans les discours et que les actes contredisent.

Pardonnez-moi, chers lecteurs, l'essence d'amertume qui se dégage du présent article; mais des autorités péda-

gogiques cent fois plus autorisées que moi ont tant écrit et tant parlé sur cette vérité incontestable: que la bienveillance, la charité doivent présider exclusivement à l'éducation des enfants du peuple fatalement malheureux, que je ne puis plus me défendre d'une certaine aigreur à l'égard de ceux qui trouvent plus commode de suivre servilement l'impulsion de leurs mouvements désordonnés, que de se donner quelque peine pour polir leur âme, pour orner leur cœur des vertus qu'exige indispensablement l'art d'élever des hommes.

Réclamez une position et un salaire convenable, les hommes de cœur se feront l'écho de vos réclamations; mais aussi, montrez-vous à la hauteur de votre mission.

Pour ce qui me concerne, je crois avoir donné la mesure de mes sympathies pour le corps enseignant, et aussi longtemps que ma main sera en état de diriger ma plume, je défendrai les intérêts des véritables instituteurs

J. D.

VARIETES.

Hygiène.

LE LIT.

L'hygiène a sa part dans tous les actes de la vie, et nous faisons de l'hygiène à chaque instant, sans nous en douter, en mangeant, en buvant, en marchant, en nous reposant, en dormant. Seulement nous la faisons tantôt bonne et tantôt mauvaise, et suivant le cas nous travaillons au perfectionnement de notre santé ou à la destruction de notre être. Aussi n'est-il pas pour l'hygiéniste de petites choses, de détails indignes de ses méditations.

"Comme on fait son lit, on se couche," dit le proverbe. Il importe donc de le bien faire, non-seulement pour être mollement et agréablement couché, mais aussi, et surtout pour l'être sainement. C'est, en effet, dans le lit que l'homme passe environ le tiers de son existence; il y naît, il y meurt, il y est malade, il y trouve après les fatigues du jour le repos nécessaire aux muscles et au système nerveux. Pour avoir ce repos nécessaire le corps ne doit pas être meurtri par la dureté de la couche, ni refroidi par le contact de matériaux capables de lui enlever sa chaleur. De plus il doit être dans des conditions d'aération suffisantes; il faut que l'air ne soit pas infecté de miasmes délétères, et qu'une température trop élevée ne provoque ni l'excitation des nerfs, ni la déperdition exagérée de la sueur.

Il serait curieux d'étudier les transformations subies par le lit à travers les siècles et chez les différents peuples; mais cette incursion dans le domaine de l'histoire et de la géographie nous entraînerait trop loin; contentons-nous de ce qui nous touche de près, prenons le lit moderne tel que l'ont fait dans nos climats l'expérience, la mode et la routine, et soumettons-en les détails à l'examen de l'hygiène.

Nous dirons peu de chose de la charpente même du lit, si ce n'est que la substitution du fer au bois permet à l'air de circuler plus librement, et débarrasse, en partie, du souci des parasites, avantages incontestables dans les hôpitaux, les casernes, dans les ménages d'ouvriers.

La pailleasse encore en vogue dans les campagnes, sera un jour abandonnée partout pour le sommier élastique, et cet abandon sera un progrès hygiénique.

La pailleasse, en effet, qu'elle soit formée de paille de céréales ou de feuilles de maïs, devient bientôt une receptacle d'humidité, de mauvaise odeur et de parasites; pour s'en servir sans trop d'inconvénients, il est nécessaire de la remuer tous les jours, et de la renouveler fréquemment.